

SUPPRIMER LA PAUVRETÉ ET L'ILLETTRISME :

LE DÉFI LANCÉ EN SUISSE

me.
mal.
des
l'union
à pied.
trop

voyou
passe
grillage
paraplég
plus
d'un
laquelle

Étre
quartier,
Et ceci
leurs
chent
durant
la honte,
Une envie

Il est
fiance.

*Mouvement ATD Quart Monde
Branche suisse*

UN QUARTIER, DES JEUNES...

«Dans la feuille d'information de la ville», nous dit Jean, «ils avaient écrit que notre quartier est le plus sale de toute la ville de Bâle. Comment en arrivent-ils à dire cela? Qu'est-ce que ça peut bien apporter à la commune? Et puis, qu'est-ce que cela va nous apporter à nous, ici dans la cité?» Cette feuille, dont nous parle Jean, est distribuée gratuitement chaque semaine dans tous les ménages de la ville.

Dans cette cité, quinze, vingt, trente jeunes se retrouvent régulièrement le soir sur la rue qui la traverse. Certains arrivent d'autres quartiers mais ont habité ici il n'y a pas si longtemps. D'autres viennent y retrouver des copains qu'ils se sont faits par l'intermédiaire de l'école ou de l'institution. Ils s'y rendent à moto ou à mobylette, parfois à vélo, voire même à pied. Seul l'hiver estompe quelque peu cette animation. Quand il fait trop froid, les jeunes préfèrent rester chez eux.

Souvent ils entendent dire: «Les jeunes de là-bas, ce sont des voyous». «Il vaut mieux ne pas trop s'y aventurer le soir». Peu de monde passe par le quartier. À quelques pas de là, il y a la frontière et un haut grillage la protège. L'un des côtés fait face à un cimetière. Un centre pour paraplégiques, un hôpital psychiatrique, quelques jardins potagers puis plus loin des usines bordent l'autre côté... «Ici, nous sommes les gens d'un ghetto» reconnaît Jean en riant amèrement. Impasse, au coeur de laquelle rayonne le pivot culturel du Mouvement A.T.D. Quart Monde.

Être au coeur ne signifie pas seulement être implanté au centre du quartier, c'est exister pour les familles les plus pauvres, être là à cause d'elles. Et ceci n'est pas si simple, car chacun de nous a peur de la misère. Avec leurs silences, leur violence, leurs regards, les jeunes nous toisent et cherchent parfois aussi à nous effrayer, à nous faire reculer. Les volets clos durant la journée, les cris, les descentes de police, les portes fermées sur la honte, la peur, la détresse ont vite fait de nous donner envie de fuir. Une envie de fuite nous prend...

Il est en effet long le chemin menant aux pauvres et à leur confiance. Il n'est pas facile de reconnaître qu'il est nécessaire de réapprendre

le monde par eux. Ce sont les 30 ans d'engagement partagés, au sein du Mouvement ATD Quart Monde, avec d'autres volontaires-permanents, d'autres familles issues de la misère dans les bidonvilles et les cités de transit de France, les ghettos de New York, les quartiers pauvres de Londres, de Bruxelles ou de Luxembourg, les aldéas de San Jacinto, les slums de Bangkok ou auprès des enfants de la rue de Ouagadougou ou de Bangui... qui ont permis petit à petit aux volontaires-permanents du Mouvement suisse de mieux lire les regards, de mieux comprendre les gestes, de reconnaître les visages des jeunes habitant cette cité et leur famille.

Il y a André. Sa mère ne peut pratiquement plus marcher. Pourtant elle continue de sortir et on la voit avancer péniblement le long du trottoir avec son sac à provision. Son père est un ancien légionnaire. Pia et Petra finissent leur scolarité. Leur mère se lève tous les jours à quatre heures du matin pour distribuer les journaux. Elle en revient épuisée et on l'entend parfois crier quand elle a peur que ses filles, restées trop longtemps endormies, arrivent en retard à l'école. Les parents de Walter sont divorcés car on avait menacé sa mère de placer les enfants si elle ne quittait pas son époux. Après plusieurs mois, elle a dû céder et son mari, n'ayant alors plus aucune raison de lutter, s'est donné la mort. Philippe est le seul du quartier à avoir réussi son entrée au collège. Il prépare son bac. Cette promotion lui a permis de se faire d'autres amis, de découvrir d'autres horizons et on le voit de moins en moins souvent dans le quartier. Cependant, il souffre toujours de ne pas pouvoir réellement parler de son père, de sa mère, de toute son enfance passée dans la cité. Pour Angela, cette enfance a été celle des institutions. Aujourd'hui elle à 23 ans et tout le monde la considère invalide. Elle ne se sent plus le courage de sortir et passe des journées entières entre les quatre murs du domicile de ses parents. Pourtant, quand on la rencontre elle ne cesse de parler du travail qu'elle aimerait trouver.

La police est revenue hier chez Jean. Ils ont emmené son père qui avait tout cassé dans la maison. Bien que profondément attristé Jean se refuse cependant à condamner son papa. Il sent bien que cette violence est l'expression de la souffrance de cet homme qui n'arrive pas à offrir la vie heureuse qu'il s'était toujours juré de donner à sa famille. Lui-même n'a jamais vécu auprès de ses parents. Il a été ballotté d'une institution à une autre. Il en a connu au moins une douzaine.

Jean a une soeur : Yolanda. Elle vit depuis quelques mois avec Peter. Ils ont respectivement 18 et 19 ans. Lorsqu'ils ont décidé de faire ménage commun, ils avaient tous deux un emploi. Ils ont loué un petit studio et l'ont aménagé du mieux qu'ils ont pu. Puis les circonstances ont fait que l'un et l'autre ont perdu leur travail. «La vie est devenue dure», avoue Yolanda. «Si seulement il trouvait une place qui lui plaise, je suis sûre qu'il s'y accrocherait. Nous pourrions chercher un logement un peu plus

grand, acheter des meubles et peut-être même partir en vacances.» Peter revient de l'Office du Travail. Encore une fois il n'y avait pas d'embauche pour lui. Il avait bu. «Encore un jour pour rien», s'écrivait-il et il casse tout dans la chambre. Yolanda réussit à le calmer. Elle sait bien que c'est par désarroi qu'il a agi. C'est elle qui lui avait redonné la force de se présenter au port, d'affronter les éternelles questions : «Quelle est votre formation ? Où avez-vous travaillé, dernièrement ? Combien de temps ? Comment se fait-il que vous soyez depuis si longtemps au chômage ? »... Elle sait bien la force qu'il faut avoir pour continuer à chercher quand on connaît par avance la réponse.

Peter aurait aimé apprendre à conduire. «Avec le permis, ce serait certainement plus facile de trouver un emploi. Mais il faut de l'argent pour passer son permis, et pour avoir de l'argent, il faut du travail !» Il pense un moment faire une demande pour entrer à nouveau aux Chemins de Fer. «Je suis déjà trop vieux», se ravise-t-il aussitôt. «Avec mes 19 ans, j'ai dépassé la limite d'âge. Et de plus, je ne suis pas du tout sûr d'être repris. J'ai été renvoyé et je suis certainement sur la liste noire. Peut-être devrais-je retourner à l'Office d'orientation professionnelle. J'y suis déjà allé et ils m'avaient trouvé une place d'apprentissage comme carreur. C'est vrai que les choses s'étaient gâtées. Au lieu de m'apprendre le métier, on m'envoyait toujours faire les courses, préparer la café ou balayer l'atelier. J'en ai eu marre et je suis parti. Après je n'ai plus jamais osé y retourner.»

À la suite de cette discussion, le volontaire présent dans la cité propose à Peter de se rendre ensemble, avec d'autres jeunes, à l'Office d'orientation professionnelle pour prendre connaissance des différentes possibilités d'apprentissage et de formation professionnelle. Peter réfléchit. Il pense à Walter, à André, qui eux aussi ont quitté l'école sans pouvoir aller au bout d'un apprentissage, à différents jeunes qui pourraient se joindre à eux. Le volontaire lui propose d'inviter également Jean. «On l'oublie toujours». Le visage de Peter se crispe : «Pas lui. Il va nous faire honte. D'ailleurs tout lui est toujours égal.» Le volontaire insiste : «Il faut qu'il vienne, sinon on ne changera jamais rien.»

Le responsable de l'Office d'orientation demande à chacun le métier qu'il aurait aimé apprendre. Jean n'hésite pas une seconde : «Mécanicien», s'écrivait-il. «Il n'y a pas de places pour toi», lui répond-t-on aussitôt. «Tu aurais dû venir plus tôt. Choisis un autre métier». Jean hésite, puis répond d'un ton ironique : «Ça ne fait rien. Je prendrai des vacances jusqu'en été. Il y a toujours du boulot de manoeuvre au port ou sur un chantier.» Ce fonctionnaire n'aurait peut-être pas répondu de cette manière s'il avait su que Jean répare toutes les mobylettes du quartier, qu'il connaît toutes les pièces et la manière de les ratisfoler pour que cela ne coûte pas trop cher aux copains; que les moteurs n'ont bientôt plus aucun secret pour

lui. Or Jean s'est tu. Il n'a pas su comment partager sa passion pour le métier dont il rêve depuis plusieurs années.

Tous les autres jeunes ont obtenu une adresse. Ils ont dû à nouveau remplir un questionnaire. « *Faut-il vraiment dire que j'étais dans une classe spéciale* », demande Peter. « *Cela va me faire du tort. Pourquoi demandent-ils mon âge? Ne vont-ils pas dire que je suis trop vieux maintenant que j'ai 19 ans?* »

Les jours passent. Yolanda paraît de plus en plus préoccupée. Une de ses amies habite depuis trois semaines chez elle. « Elle était à la rue, au huitième mois de sa grossesse », explique-t-elle, « Je ne pouvais pas la laisser comme cela toute seule ». Cette jeune femme n'a pas encore osé prendre rendez-vous chez un médecin. Elle vit dans la peur qu'on lui retire son enfant. « Pour elle c'est très dur. Elle n'a pas d'argent pour aller à l'hôpital, pas de layette, pas de berceau, rien. Elle ne sait pas où accoucher et elle ne veut pas voir une assistante sociale: elle a trop peur qu'on lui prenne son enfant. Elle a peur qu'on la remette en institution, elle qui a été placée durant toute son enfance. »

Yolanda qui, entre temps, a réussi à trouver un travail dans un restaurant, attend également un enfant. « *Au début* », raconte-t-elle, « *ils ne voulaient pas m'embaucher à cause de ma grossesse. Une employée m'a soutenue. J'ai été prise* ». Et parlant de cette naissance, elle exprime tout l'espoir du foyer qu'elle entend bâtir avec Peter. « *Je suis heureuse avec lui. Il tient beaucoup à moi et c'est l'essentiel. Déjà il parle avec beaucoup de fierté de notre petit* ».

Peter est depuis quelques semaines à l'armée. Il fait son école de recrue. Le soir, quand les autres sortent, il doit rester à la caserne. « *C'est qu'il faut de l'argent pour aller avec les copains! Je n'ai même pas pu m'acheter les souliers noirs que chaque soldat doit porter. Je n'ai que les grosses godasses d'exercice* ». Malgré tout, Peter est vraiment décidé à tenir. Il sent très bien que ces dix-sept semaines sont pour lui comme une sorte de certificat. « *Après je suis sûr que je pourrai trouver plus facilement du travail* ».

Comment parler de tous ces jeunes? Comment faire sentir tout l'espoir qu'ils portent en eux? Comment faire comprendre qu'ils ont les mêmes rêves, les mêmes aspirations que leurs pairs, malgré les conditions de vie, les gestes, les paroles qui souvent semblent affirmer le contraire? Comment les faire aimer?...

...DES ENFANTS

« *Aujourd'hui c'est moi qui ouvre le pivot* », s'écrie Claudia en arrachant le trousseau de clés des mains du volontaire-permanent venu ouvrir

le local. Et elle se met à peindre... Le jaune, le rouge, le brun se mélangent à grands coups de pinceau et glissent sur la feuille qui, finalement, devient toute noire. L'histoire racontée aux enfants ne l'intéresse pas. Elle en veut une autre. Elle se jette sur la bibliothèque, feuillette quelques livres, les fait voler à travers le pivot: « *ils sont tous cons ces livres* », grogne-t-elle furieuse. C'est la bagarre...

Juste à ce moment passe la maman de Röbi qui vient chercher son fils. Elle en profite pour expliquer qu'elle a perdu son travail de nettoyage: « *Je ne sais vraiment pas comment faire maintenant* ». Elle paraît très découragée et la discussion se prolonge quelques instants devant le pas de la porte. Pendant ce temps, les enfants sont de plus en plus déchaînés. Des portes s'ouvrent, se referment, claquent. On entend des cris, des rires...

Claudia reste là, assise sur un coussin. Elle pleure, puis se calme. « *Tout ce que j'aimerais faire maintenant, c'est dormir, toujours dormir...* » Un voisin passe devant le pivot. Le volontaire apprend alors que le papa de Claudia a été appréhendé la veille au soir par la police.

En passant devant le domicile de Claudia après avoir fermé le pivot, il aperçoit quelque chose bouger derrière une des fenêtres: C'est le visage de Claudia qui sort un instant de l'ombre. Elle esquisse un bref signe de la main.

Il est vrai que dans cette famille, les volets sont souvent clos. C'est comme si personne n'habitait le logement. Le père de Claudia a souvent dit: « *Ce qui nous démolit, nous autres, c'est que personne ne croit que la misère existe en Suisse. Et finalement on est amené à vivre sans vraiment vivre* ». Quand on frappe à la porte, c'est généralement la grande soeur qui répond. La maman rentre tard le soir. Elle est très exténuée par son travail et elle salue le monde sans même avoir la force de relever la tête. Le père, frappé par un chômage de trop longue durée, est pratiquement invisible. On l'aperçoit parfois à l'entrebâillement d'une porte ou derrière une fenêtre. C'est la grand-mère, qui vient chercher les enfants au pivot. Elle s'excuse toujours de déranger.

Claudia a neuf ans. Elle ne se raconte jamais. Elle ne dit rien de ce qu'elle pense des autres, de ce qu'elle vit à l'école ou à la maison. Elle aime bien les histoires mais refuse toujours à les lire elle-même. Elle a peur. Alors elle se bloque sur le texte, puis se fâche très vite: « *Cette histoire, elle est con! Et toi aussi, t'es con parce que tu sais bien que je n'y arriverai jamais* ».

Un après-midi, le volontaire lui raconte l'histoire de « l'ours qui est pourtant un ours ». Claudia appuie sa tête contre son épaule: « *Regarde* » dit-elle, « *comment il marche cet ours, c'est marrant! Je veux le dessiner* ».

à côté de toi. Regarde comment je fais.» Et chaque fois qu'un enfant s'approche, elle se met à crier: «*Vas-t-en! Tu n'as rien à faire ici!*»

Sur une feuille de papier, Claudia trace en hésitant quelques traits: «*Donne-moi un gomme*», lance-t-elle tout à coup d'un ton sec et énergique. «*Je ne sais pas dessiner sans gomme.*» La feuille se froisse: «*Elle est fichue maintenant. Donne m'en une autre.*»

Devant cette nouvelle feuille, Claudia se crispe: «*Je n'y arriverai jamais. D'ailleurs je n'arrive jamais à faire quelque chose de bien.*» Se levant, elle se met à déchirer sa feuille et à lancer ses crayons dans les quatre coins du local. Elle arrache du mur les dessins de tous les autres enfants, ce qui provoque aussitôt la colère générale. Claudia se jette contre le volontaire, lui crache à la figure et se sauve du pivot en courant.

Les jours passent. Le volontaire la rencontre un après-midi, assise sur le mur devant le pivot. Dans la discussion, il lui fait part qu'il devra s'absenter pendant quelques jours pour aller à Paris, au centre international du Mouvement ATD Quart Monde. «*Où est-ce que tu vas*», lui demande Claudia. «*Est-ce que c'est encore en Suisse? Moi aussi j'aimerais bien aller une fois là où brille le soleil rouge.*» À son retour, Claudia est toute étonnée: «*Je pensais que tu ne reviendrais plus jamais. Papa aussi a dit: «Tu verras, lui aussi, il ne viendra plus».*»

Claudia et ses soeurs ne viennent plus au pivot. «*J'ai interdit à mes enfants de continuer à venir chez vous. Ma femme a vu en ville votre stand sur le marché. Ça non! On n'a pas le droit de montrer aux autres ce que l'on vit. Une fois que les gens savent d'où l'on vient et qui on est, ils nous claquent la porte au nez; et c'est fini pour nous. Ça nous colle à la peau et ça reste tout au long de nos vies. On se sent humilié, honteux. La peur nous colle aux tripes et c'est à devenir fou... Il n'y a pas si longtemps, un soir où, de rage, j'avais tout cassé à la maison, la police est venue me chercher. Ils m'ont mis les menottes et m'ont traîné sans souliers à travers tout le quartier. Le lendemain matin, ils m'ont dit: «Maintenant que tu es calmé, tu peux rentrer chez toi». J'ai dû rentrer à la maison sans souliers.»*

Après une longue discussion, cet homme, qui ne s'est jamais senti estimé, se met à dire: «*C'est vrai, on a du mal à croire qu'un lieu comme le pivot puisse exister pour nos enfants dans le quartier. Des gosses de partout devraient pouvoir venir ici. Il faudrait faire des sorties ensemble, découvrir les métiers et les travaux du monde, observer les étoiles. Quand j'étais petit, je me souviens comme j'étais très impressionné par les étoiles. J'étais placé chez un paysan et le soir, quand j'allais chercher les bêtes, j'aimais regarder le ciel. Or personne ne m'a jamais rien expliqué. J'ai dû m'en faire une idée tout seul.*»

Le lendemain, Claudia et ses soeurs sont à nouveau présentes. Pour la première fois, Claudia fait quelque chose jusqu'au bout: sur son dessin, une grande boule noire avec, au milieu, du rouge: c'est son nez, ses yeux, sa bouche... «*J'aimerais bien accrocher ce dessin dans le pivot*», dit-elle d'une voix toute timide.

En fin d'après midi, sa maman, qui n'était jamais venue au pivot, passe chercher ses enfants. Claudia la prend par la main: «*Viens voir, regarde mon dessin.*» La mère est visiblement très fatiguée. Depuis deux jours, elle ne peut plus faire les nettoyages. «*Mes jambes se sont mises à flancher: C'est comme si j'allais mourir. Pourtant je ne voulais pas que les autres le remarquent et j'ai continué à travailler comme si de rien n'était. Je suis tombée. On a dû me ramener à la maison.*»

Claudia devient de plus en plus participante. Un beau jour, elle se met tout à coup à raconter: «*Les vieilles personnes doivent mourir. Ma grand-mère aussi. Elle est très vieille... J'aimerais bien mourir avec elle. Comme ça, je ne devrai plus retourner à l'école. Ce serait bien, tu ne trouves pas?*» Cela fait deux jours, en effet, qu'elle sait qu'elle devra redoubler sa troisième année. «*Ma maîtresse me dit toujours que je n'arrive jamais à suivre, qu'il faut toujours tout me répéter.*»

Le volontaire lui propose alors d'apprendre, avec les autres enfants du pivot. Claudia hésite: «*Qu'est-ce qui va se passer si je n'y arrive pas?*! Puis elle dit tout bas: «*J'aimerais faire des dictées parce que c'est moi qui ai toujours le plus de fautes à l'école et les autres se moquent de moi pendant la récréation.*»

Quelques semaines plus tard, le papa de Claudia fait appeler le volontaire responsable du pivot. La chambre est dans la pénombre. Pas de meubles. Les murs sont nus et la tapisserie très déchirée. L'air y est lourd. Couché sur le divan à cause de ses jambes qui lui font horriblement mal, il se met à raconter: «*Dans cette ville, ma famille a toujours habité dans des baraques sans confort. Très tôt, on nous a séparés. J'ai passé toute mon enfance dans des homes. Je passais de l'un à l'autre et j'avais à chaque fois l'impression qu'on me déplaçait parce que j'étais de trop. Jamais on ne m'a raconté quelque chose sur ma famille. Au contraire, on ne cessait de me dire que mes parents étaient des fainéants... Être aimé, je n'ai jamais su ce que cela voulait dire. On ne m'a jamais aidé à découvrir un sens à la vie. Mon frère en est sorti complètement détruit. Depuis l'âge de 20 ans, il est toujours plus ou moins enfermé... Quand je regarde autour de moi, je vois des gens qui savent et qui réalisent de belles choses. Moi, je ne fais rien du tout... Pourtant j'aimerais tellement que mes enfants puissent réussir dans la vie, avoir un beau métier. Mais moi, sans travail, dépendant de l'assistance, quelle sécurité puis-je leur donner? Jamais je ne pourrai leur donner ce que je voudrais. Je ne suis presque pas un père*

pour eux... Si seulement je savais être un père pour eux... Mais je ne sais pas... Je ne suis rien... Pour changer quelque chose, il faudrait tout démolir. Alors seulement on pourrait recommencer à construire un monde bâti pour les hommes...»

Au pivot, Claudia ne se décide pour aucune histoire. Elle n'a pas non plus envie d'écrire. *«Papa m'a dit que tu étais venu chez moi hier. Est-ce que tu as aussi chez toi une boîte où il faut toujours mettre de l'argent pour avoir de la lumière?... Tu sais, avec Rosemarie et Béatrice, on dort avec grand-mère. Et quand je me réveille la nuit, je l'entend respirer très très fort. À chaque fois j'ai l'impression qu'elle va mourir et j'ai peur... Maintenant j'ai envie d'écrire. Est-ce que tu as encore les cahiers? J'aimerais que tu m'aides à écrire pour le grand livre.»*

Et elle écrit le texte suivant pour l'album que chaque cité prépare à l'occasion de l'Année internationale de l'enfant: *«J'aimerais être boulangère et avoir pour toute ma famille une grande maison où chacun a son lit et où les WC ne sont pas toujours cassés. Alors des gens pourraient venir. La maison serait toujours pleine d'amis et la vie serait amusante.»* Claudia cache cependant sa feuille et l'emporte à la maison: *«Je ne veux pas que les autres la lisent,»* explique-t-elle. Elle la rapporte toutefois le jour où tous les textes sont rassemblés pour être expédiés au centre international du Mouvement.

Claudia parle de plus en plus de cet événement. Elle aussi pourra venir à Paris. Malgré sa maladie, son père se lève pour aller en ville avec ses filles. Il offre à toutes une carte d'identité: C'est qu'il veut vraiment qu'elles puissent y aller!

Le lendemain matin, il est à nouveau alité. Deux heures plus tard, une ambulance et une voiture de police s'arrêtent à leur domicile. Tout va très vite. La maman de Claudia pénètre au pivot: *«Mon mari a essayé de se suicider. Il ne va pas s'en sortir et j'ai peur qu'on l'enferme dans une clinique psychiatrique comme sa mère.»* Claudia et ses soeurs participent au rassemblement de Paris. De retour, elle exprime, pour la première fois, devant les autres enfants du pivot ce qu'elle vit à la maison: *«Depuis quelques semaines, mon père n'est plus là. Il est à l'hôpital psychiatrique. Les gens disent qu'il est malade. Qu'est-ce que c'est au juste un hôpital psychiatrique? Il paraît qu'il ne pourra plus jamais revenir à la maison. Mais pourquoi? J'ai aussi entendu dire qu'un homme comme lui ne peut pas être un père. Il est pourtant mon papa!»*

Le volontaire propose alors aux enfants présents d'écrire à cet homme et de lui raconter la Fête de la solidarité à Paris. Chacun fait un dessin et se met à écrire. Personne ne dit un mot qui blesse. Personne ne

cherche à provoquer ou à amener la bagarre. On sent, pendant un instant, une profonde cohésion où chacun se sent lié par une même histoire.

Les semaines passent. Le père de Claudia est toujours en clinique pour des tests et Claudia n'a pas encore pu aller le voir: *«Je sais bien ce qu'il me dirait si j'y allais. Il me dirait: prends-moi à la maison avec toi. Et cela, je ne pourrai pas le faire. Alors, je sais que mon papa pleurerait...»*

UNE RÉALITÉ PEU CONNUE

Dans les pays industrialisés d'Europe, l'illettrisme a longtemps été considéré comme le fait de quelques individus ou groupes particuliers. Les actions d'alphabétisation ont été, dans leur grande majorité, du ressort de petites organisations agissant auprès de groupes-cibles particuliers, tels les nomades, les immigrés ou les réfugiés.

Il est vrai que l'école, rendue gratuite et obligatoire, était sensée offrir à tout le monde la possibilité d'apprendre. D'énormes efforts ont été entrepris, dans tous les pays industrialisés, pour permettre à chaque enfant de découvrir et de maîtriser non seulement le lire, l'écrire ou le compter, mais aussi la culture, l'histoire, les normes et les progrès de nos sociétés. Dans un tel contexte, reconnaître la réalité de personnes ne sachant, malgré la scolarisation, toujours pas lire et écrire était évidemment de plus en plus difficile.

Pourtant des individus et des familles entières échappaient encore et toujours aux différentes structures mises en place pour permettre à tous d'accéder au savoir et à la culture. Un peu partout en Europe, de petites associations étaient en contact avec des milieux très défavorisés et mesuraient de mieux en mieux le handicap croissant que représentait, dans une société où l'écrit prenait une place prédominante, la non-maîtrise de la lecture et de l'écriture.

Les premières actions d'alphabétisation pour autochtones furent lancées au Royaume-Uni en 1963. L'illettrisme devait y être officiellement reconnu une douzaine d'années plus tard. Aux Pays-Bas comme en Belgique flamande, des équipes de terrain ont commencé à faire connaître cette réalité à la fin des années 1970 en entreprenant des actions influencées par celles du Royaume-Uni. L'Allemagne fédérale a publié en mai 1981 un rapport ministériel reconnaissant officiellement le phénomène, les universités populaires allemandes, très répandues, ont pris la tête des campagnes de lutte contre l'illettrisme.

En France, comme en Belgique francophone, cette réalité a été révélée sous l'influence d'organisations non-gouvernementales, tel le Mouve-

ment ATD Quart Monde qui, par sa fréquentation quotidienne des familles très défavorisées, avait été amené à faire connaître cette situation dès le début des années 60. En 1977, à l'occasion de son vingtième anniversaire, le Mouvement international ATD Quart Monde avait entrepris une grande campagne, tant sur le terrain avec des illettrés, qu'auprès des autorités nationales et internationales. Devant cinq mille personnes, venues de tous les horizons et surtout des quartiers et des cités où vivent encore, en Europe et aux États-Unis, des familles et des personnes en situation de grande pauvreté, le secrétaire général du mouvement lançait l'appel suivant : « *Pour le respect de nos familles, pour que nos enfants aient droit à notre amour, aient droit à la garantie d'être élevés par nous, notre objectif doit être, pour les dix ans à venir, qu'il n'y ait plus d'illettrés parmi nous, qu'aucun enfant, non seulement ne manque l'école, mais qu'aucun n'y échoue. Sans doute avons-nous besoin des autres pour cela, mais nous aussi, nous pouvons y contribuer. Que ceux qui savent lire et écrire apprennent à lire et à écrire à leurs voisins; que chacun de nous se tienne pour responsable de sa formation professionnelle* ».

Cet appel qui jaillissait comme le cri de tout le Quart Monde allait prendre immédiatement une allure de défi, de pari engagé sur l'avenir. Il était et demeure la formulation concrète d'une espérance formidable qui n'avait pas encore trouvé les mots pour se dire. Lancé indépendamment de toute opportunité financière, politique ou intellectuelle, il résultait de vingt années d'histoire commune entre les équipes du mouvement et les familles du Quart Monde. Celles-ci furent les premières à se l'approprier, parce qu'il répondait à leurs désirs les plus profonds pour elles-mêmes, pour leurs enfants et pour tout leur milieu.

À la demande d'organisations intergouvernementales, une série d'études a été peu à peu réalisée sur l'analphabétisme. Certaines ont été faites par l'UNESCO et la CEE en lien avec le Mouvement ATD Quart Monde et donnaient ainsi suite au défi lancé (*Alphabétisation en Europe*, publié par l'Office des publications de la CEE à Luxembourg en 1983; *Le Savoir Partager*, recherche-action réalisée par le Mouvement ATD Quart Monde et publiée par l'UNESCO en 1984). Aussi, en décembre 1986, l'UNESCO, dont à plusieurs reprises le directeur a insisté sur cette réalité dans les pays développés, organisait à Hambourg une semaine sur la prévention de l'analphabétisme fonctionnel et l'intégration des jeunes au monde du travail. En septembre 1987, des délégués de la communauté européenne se retrouvaient à Athènes pour un premier colloque européen traitant de la lutte contre l'analphabétisme.

En Suisse, pendant longtemps, la question de l'illettrisme n'a été abordée pratiquement que par des examens de connaissances élémentaires effectués auprès des recrues en vue de leur incorporation dans l'armée. En 1977, un cinquième des 30 000 conscrits présentaient des résultats

médiocres quant à la maîtrise de la langue écrite, 7 % étant même très faibles. Selon une étude plus récente publiée dans le courant de l'été 1987 (*L'éventail des connaissances*, de R. Girod et J.-B. Dupont), l'état général des connaissances serait en baisse dans des branches comme la compréhension de textes ou de calculs. Ainsi, les renseignements et les réflexions que contiennent les explications envoyées par le Conseil fédéral à tous les électeurs et électrices avant les votations populaires ne seraient comprises que par la moitié des jeunes citoyens. À peine plus du quart d'entre eux savent calculer un pourcentage. Les auteurs considèrent que le faible niveau en lecture de plus de la moitié des 35 000 recrues interrogées risque de compromettre gravement le bon fonctionnement de la démocratie, de limiter la compétitivité de l'économie et de ralentir le progrès social.

En 1976 et 1977, pour ne citer que ces ouvrages-là, des études tels la Winterthurer-Studie sur l'échec scolaire, le livre de Jürg Jegge *Dummheit ist lernbar* (La bêtise, ça s'apprend) ou le document *L'école en question* publié par le Mouvement populaire des familles, mettaient déjà le doigt sur le manque de formation de base des enfants et des jeunes. En publiant son livre *Des Suisses sans nom* en 1984, le Mouvement ATD Quart Monde contribua à jeter un regard nouveau en révélant l'existence, dans le pays, d'une couche de population qui n'avait toujours pas disparu, même si elle était devenue de moins en moins visible pour l'opinion publique. Diffusé à un moment où l'augmentation du nombre de chômeurs en fin de droit devenait une réalité de plus en plus préoccupante, cet ouvrage allait susciter (ou co-susciter), par la suite, plusieurs études sur la pauvreté en Suisse tel *La poverta in Ticino* sous la direction de Christian Murazzi, *Sicherung des Existenzminimums im nationalen und internationalen Kontext* (Le revenu minimum d'existence dans le contexte national et international) de Georges Enderle.

En effet, dès son implantation en Suisse, en 1965, le Mouvement A.T.D. Quart Monde a été confronté à des familles subissant depuis plusieurs générations la grande pauvreté. La lutte pour l'accès au savoir s'est imposée très vite comme une des cibles prioritaire en vue d'enrayer la misère et l'exclusion sociale. Les premiers volontaires-permanents ont donc rejoint ces familles à la fois dans leur refus d'une existence qu'elles n'avaient guère choisie, et dans leur espoir et leurs efforts d'offrir un avenir meilleur à leurs enfants. Après plusieurs années d'engagement à leurs côtés, les parents ont osé leur faire part de craintes profondes pour leurs fils ou leurs filles, ils ont osé dire toutes leurs difficultés, ils ont pu faire comprendre leur souffrance : « Ne pas savoir lire et écrire, c'est être comme un aveugle, c'est voir sans pouvoir voir ». Et après avoir commencé l'apprentissage de la lecture et de l'écriture avec d'autres, cette même personne disait quelques mois plus tard : « *Quand je saurai lire et écrire, je me lèverai la nuit pour l'apprendre à d'autres!* »

La volonté de toute une population de pouvoir maîtriser les moyens indispensables d'une véritable participation comme citoyens à part entière a amené le Mouvement à créer avec des enfants, des jeunes et des adultes de milieux très défavorisés des projets-pilotes et des actions témoins du partage du savoir, comme les bibliothèques de rue, les pivots culturels ou les Universités Quart Monde. Tous les projets du Mouvement sont enracinés dans le rassemblement des familles les plus pauvres, leur prise de parole publique et dans leur représentation qui est à bâtir dans tous les domaines et à tous les niveaux de la société.

Avec les familles elles-mêmes, une connaissance s'est bâtie jour après jour. Elle permet aujourd'hui à travers l'Institut de recherche et de formation aux relations humaines dont le siège est au centre international du Mouvement ATD Quart Monde à Pierrelaye, en France, de dire la situation d'ignorance qui marque la vie de tout un milieu en Suisse, comme dans les autres pays européens et d'entrevoir les chemins à prendre. À titre d'exemple de recueil de cette connaissance: en 1972, une enquête menée à Bâle avec la participation des familles d'une cité d'urgence révélait la situation alarmante de leurs formations scolaire et professionnelle. Il se confirma alors que l'analphabétisme était une réalité à prendre sérieusement en compte chez nous aussi.

Pour faire suite au défi lancé en 1977, le Mouvement Suisse a également cherché à interpeller les autorités du pays. Les démarches de représentation entreprises sur le plan fédéral jusqu'à ce jour ont permis de rappeler à chaque fois que la population suisse au pied de l'échelle sociale vit dans l'enfermement du non-savoir élémentaire.

— En 1979, une délégation d'enfants de divers quartiers défavorisés est reçue et entendue par Monsieur Hans Hürlimann, alors président de la Confédération et Président du Comité Suisse de l'Année Internationale de l'Enfant. Ils lui remettent une pétition-message lancée la même année demandant de promouvoir un droit absolu au savoir afin que tous les enfants puissent obtenir, une fois adultes, les moyens d'assumer leurs responsabilités tant familiales, professionnelles, que sociales. Dans sa réponse Monsieur Hürlimann, tout en reconnaissant que le Parlement ne connaît pas suffisamment la grande pauvreté, promet, au nom du Conseil Fédéral, de s'engager pour la reconnaissance, le respect et l'amélioration des conditions de vie des milieux les plus défavorisés.

— En 1984, *Un Appel aux défenseurs des Droits de l'homme*, lancé par le Mouvement international A.T.D. Quart Monde, est remis personnellement à Monsieur le Conseiller fédéral Pierre Aubert. Cet appel, appuyé de quelque 18 000 signatures, demande que la misère et l'exclusion soient reconnues comme violation des droits fondamentaux. Le

Mouvement est alors habilité à être entendu lors de toutes les procédures de consultation au niveau fédéral.

- En 1985, dans le cadre de l'Année internationale de la jeunesse, et suite au rassemblement de mille jeunes délégués du Quart Monde devant le Bureau international du travail à Genève, une délégation suisse est reçue à l'OFIAMT (Office fédéral de l'industrie, des arts, des métiers et du travail) par Monsieur le Directeur Hug et quatre chefs de services. Les jeunes expriment leur refus de rester sans métier, malgré les obstacles dus à un manque de maîtrise de la lecture, de l'écriture et du calcul. L'OFIAMT se dit prêt à soutenir le Mouvement et l'invite à rester en lien.
- Le 10 septembre 1985, le Mouvement est consulté par la Commission fédérale de sécurité sociale sur la pauvreté en Suisse. Les représentants du peuple et les experts présents se sont penchés sur diverses questions spécifiques touchant à la vie des familles les plus pauvres, dont l'illettrisme.
- En 1986: Le Mouvement est auditionné lors de la journée de la Commission suisse pour l'UNESCO sur le thème «Alphabétisme fonctionnel: chiffres, faits, stratégie».
- Au printemps 1987, le conseil national s'est saisi d'un postulat ayant pour thème: la pauvreté en Suisse. Il fait suite aux différentes interpellations du Mouvement et aux études menées, ces dernières années dans différentes régions du pays.

Toutes ces actions de représentation, qu'elles aient eu lieu au niveau local, régional ou fédéral – de même que celles entreprises au niveau international – ont évidemment été possibles parce qu'un nombre sans cesse croissant de citoyens de toutes professions et de toutes tendances sociales, politiques, religieuses ou culturelles ont accepté de se mettre, avec le Mouvement, aux côtés des plus pauvres. Ainsi, par exemple, dans le canton de Fribourg, le Mouvement a eu l'occasion d'intervenir à trois reprises lors de révisions de lois scolaires cantonales, parce que des enseignants, frappés par les difficultés de certains enfants dans l'apprentissage de la lecture et de l'écriture, se sont engagés avec lui pour en rechercher des solutions.

UNE PAUVRETÉ, UNE INGNORANCE... HÉRITÉES

En Suisse, tout comme dans les pays voisins, l'extrême pauvreté, ne date pas des récentes mutations économiques et sociales. Chacun des sept siècles de l'histoire nationale du pays a connu l'existence de populations dépourvues et exclues. Cette misère était même plus ou moins géné-

ralisée suivant les époques. Au siècle dernier déjà, les plus pauvres n'avaient pas réussi à suivre la promotion des nouvelles couches ouvrières et paysannes.

Il n'est donc pas nécessaire de reculer bien loin, pour nous replonger dans une époque où la pauvreté du monde populaire comptait encore parmi les plus grandes blessures du pays. Deux ou trois générations y souffrirent. Durant les années trente et jusqu'à l'immédiat après-guerre, la situation précaire des travailleurs et la misère des plus défavorisés d'entre eux, en ville comme en campagne, étaient largement reconnues. Cette situation ne changea en fait que dans les années cinquante. À cette époque, la conjoncture économique florissante autorisa de larges couches à bénéficier d'un certain bien-être jusque-là réservé à une minorité. Dans le même temps, une nouvelle organisation sociale permit l'acquisition successive de droits sociaux pour une grande partie des travailleurs. Bien que ce bien-être s'avéra, par la suite, plus fragile qu'on ne le pensait à l'époque, il contribua, pour un temps tout du moins, à ce qu'un voile soit jeté sur ce passé si dur que le pays venait de quitter et qu'il ne voulait à aucun prix revivre.

Plus que jamais, l'existence de l'extrême pauvreté fut niée. Les familles les plus meurtries par les privations du passé continuèrent à être détruites à cause de la misère, de la maladie, du sous-emploi... La société de la réussite en fit des «cas sociaux», des «famille-problèmes», des «malades» ou des «irré récupérables» en les rendant responsables de leur dénuement. Les familles les plus défavorisées furent ainsi coupées de leurs pairs, à savoir de l'ensemble du monde populaire. Elles furent dépendantes du contrôle social, de l'assistance ou de la tutelle.

Or cette partie de la population, en Suisse comme dans les autres pays d'Europe, n'est pas statique. À ce noyau dur se sont joints et se joignent encore tous ceux que la paupérisation va jusqu'à marginaliser de leurs propres groupes de référence. Cela a été vrai, en particulier, pour les populations d'origines nomades, pour les immigrés ou d'autres groupes plus ou moins intégrés dans nos sociétés modernes. Un certain nombre de travailleurs suisses, aujourd'hui particulièrement touchés par les mutations du monde économique risquent, en s'appauvrissant par le chômage, de tomber à leur tour dans la grande pauvreté. Fragilisés par la crise ils encourent, eux aussi, le risque de devenir, à terme, les victimes de processus qui relèguent et excluent ceux qui ne peuvent plus rejoindre les projets des autres citoyens.

Ainsi se perpétue toute une population aux frontières mouvantes que certains viendront rejoindre et que d'autres quitteront plus ou moins durablement pour y revenir éventuellement dans une conjoncture plus défavorable comme c'est le cas actuellement. Une bonne partie de ceux que l'on appelle aujourd'hui les «*nouveaux pauvres*» sont ces hommes et ces

femmes qui ont pu, pour un temps, rejoindre d'autres espérances et qui se sont vus, de part la conjoncture, relégués au rang de ceux qui ne comptent plus pour personne.

La faiblesse des travaux statistiques concernant les familles de travailleurs les plus paupérisés rend très difficile l'évaluation du nombre des ménages actuellement victimes de la misère en Suisse. Le Mouvement A.T.D. Quart Monde, s'appuyant sur les données disponibles, estime ce nombre entre 3 à 5 % de la population. D'autres études, telles celles menées par le Centre de recherche d'éthique économique de l'Université de Saint-Gall avancent un chiffre de 300 000 à 400 000 personnes (sur une population d'environ 6,5 millions d'habitants) vivant en dessous du revenu minimum vital. Dans le seul canton du Tessin, une étude du département des Oeuvres sociales estime à 40 000 le nombre de personnes en situation de pauvreté. À titre de comparaison, une estimation prudente en provenance des pays de la Communauté européenne chiffrerait de 3 à 5 % de la population totale le nombre de citoyens vivant dans l'extrême pauvreté.

À LA RENCONTRE DES FAMILLES FRAPPÉES D'ILLETRISME EN SUISSE

Depuis trente ans en Europe, vingt ans en Suisse, le Mouvement international A.T.D. Quart Monde rencontre au quotidien, à travers ses volontaires-permanents, des familles qui, à cause d'une même histoire, ont été ignorées ou, pour le moins, mal analysées. Qu'elles habitent dans des cités d'urgence, des logements sociaux ou des cités de baraquements en bois, qu'elles vivent dans des maisons sans confort ou isolées à la campagne, qu'elles soient dans des quartiers voués à la disparition, elles forment, aujourd'hui encore, une couche de population sans représentation politique efficace et non considérée comme partenaire.

Ces volontaires-permanents ont peu à peu découvert leur vie. Ils ont trouvé des familles harcelées par l'insécurité: une insécurité qui les empêche de s'enraciner et qui les oblige à être de nulle part. Des familles qui, dans des périodes particulièrement difficiles, ne sont même plus supportées par leurs voisins ou bien qui ne peuvent plus payer leur loyer et qui, par conséquent, sont contraintes de quitter leur logement sans même avoir en vue un nouveau domicile. Ils ont rencontré des familles provisoirement logées dans des chambres d'hôtel ou hébergées par des amis ou des connaissances, car sans autres possibilités d'avoir un toit, un lieu, un espace pour leurs enfants. Les familles issues de la misère accueillent en effet souvent, malgré leurs propres difficultés, celles qui se trouvent à la rue. C'est qu'elles savent, par expérience, et peut-être plus que tout autre, ce que signifie se trouver sans rien et être les délaissées de tous, ou bien, dans le cas contraire, dans la dépendance des institutions.

En les écoutant, en cherchant à comprendre ce dont ils sont témoins jour après jour, en Suisse, en Europe et dans d'autres continents, ils ont

aussi appris et découvert le courage, les forces, le combat et les espérances de ces familles sans feu ni lieu; comment elles font face à l'adversité qui les use; comment, de mille manières, elles tentent de briser les conditions de vie inhumaines qu'elles ont à subir pratiquement tous les jours. Ces incertitudes, les dures expériences de leurs vies finissent par atteindre irrémédiablement leur santé. En se battant sans cesse contre les aspérités de l'existence, elles finissent par y laisser leurs forces. La maladie s'installe, les accidents de travail sont nombreux, le rythme ne peut plus être maintenu.

L'existence même de la cellule familiale est sans cesse remise en question. En 1985, selon un enquête menée par une équipe régionale du Mouvement ATD Quart Monde, sur 110 familles questionnées, seules 16 % d'entre elles étaient encore complètes. Les autres avaient été toutes disloquées dans des périodes où s'accumulaient à la fois l'insécurité et les difficultés. Il s'agissait d'expulsions sans relogement immédiat possible, de périodes de chômage, d'atteintes prolongées de la santé, etc.

Or toutes les familles rencontrées durant ces trente premières années d'existence du Mouvement ATD Quart Monde n'ont cessé de dire combien la cellule familiale leur était importante, voire même essentielle. C'est dire qu'en plus de toutes les difficultés et les incertitudes liées à la misère à la précarité, il y a aussi la peur et la honte d'être ce que l'on est, de ne pas arriver à entrer dans la normalité, de ne pas pouvoir réaliser la vie que l'on entend pourtant bâtir. La peur des parents de se voir retirer leur propres enfants influence constamment leur attitude face à l'école, face aux autorités, au voisinage, au personnel des hôpitaux pour enfants, ou autre. On craint d'être jugé. On a peur de la fonction des personnes en face de qui l'on se trouve. On craint leurs décisions. On ne se sent jamais partenaires à part entière.

SITUATION SCOLAIRE ET PROFESSIONNELLE DES ENFANTS ET DES JEUNES ISSUS DE LA MISÈRE

La vie de misère n'atteint pas seulement la santé ou la force de travail, elle compromet aussi d'autres facultés, telle la possibilité de pouvoir réellement apprendre. Souvent, malgré les efforts et le souhait profond, tant des parents que des enfants, les conditions de vie ne permettent pas toujours l'accès à certaines exigences. Être ponctuel, régulier, attentif, suffisamment nourri, propre ou doté des fournitures nécessaires apparaît tour à tour et parfois même simultanément comme étant autant d'obstacles insurmontables. Les fatigues d'une vie bousculée ne sont pas sans conséquences sur la qualité de la présence en classe. Et il ne faut compter toutes les absences dues à la nécessité de répondre à une urgence, à une difficulté, à une maladie, à une hospitalisation, ou tout simplement aux déménagements fréquents de la famille.

De son côté, l'école emploie souvent, inconsciemment ou malgré elle, un langage mal adapté aux enfants de la grande misère. Elle oublie ou a du mal à prendre en compte, dans son quotidien le fait que les expériences ainsi que l'univers culturel de ces enfants ne fait pas toujours partie du patrimoine de l'école. Déjà pénalisés de par leur situation de misère, ces derniers se voient en plus mal compris et placés dans l'impossibilité d'exprimer leurs souffrances ou de faire valoir leurs aspirations. Autant les manuels scolaires que les enseignants ignorent le vécu de ces enfants et de leurs familles. La réalité du milieu est rarement reprise, ce qui constitue autant de difficultés pour un enracinement par des références partagées.

Les relations parents-enseignants sont souvent inexistantes, voire même conflictuelles faute de médiations pour faciliter une compréhension mutuelle et une coopération éducative.

Si ces réalités sont de moins en moins contestées, en Suisse comme dans de nombreux autres pays européens, il faut se rappeler que, de tous temps, des initiatives ont été prises, soit par des enseignants inventifs ou par d'autres citoyens, en vue d'apporter le meilleur d'eux-mêmes à ces enfants en leur accordant une priorité. Or le caractère ponctuel de ce type d'investissement individuel ne peut tenir lieu d'une véritable politique promotionnelle. Ces initiatives ouvrent des voies, donnent des pistes certes, mais ne garantissent aucunement dans la durée et sur un plan national un projet éducatif d'ensemble qui aurait pour ambition de conduire tous les enfants, y compris les plus défavorisés, à un certain résultat. Une coopération pédagogique d'ensemble est nécessaire pour que l'illettrisme ne compromette plus la formation professionnelle et l'emploi.

Actuellement encore, la majorité des enfants très pauvres vivent leur scolarité dans des circuits dits spécialisés. Une enquête du Mouvement A.T.D. Quart Monde réalisée en Suisse lors de l'élaboration du livre *Des Suisses sans nom*, en 1983, montre que 53 % des enfants issus de la misère sont en situations d'échec scolaire (33 % en circuit spécialisé et 20 % en circuit normal, mais avec un à trois ans de retard). Or, l'expérience montre qu'il est illusoire de considérer que les enfants en circuit spécialisé rejoignent le système normal. Pire encore: ceux qui réussissent à l'école spéciale n'ont pratiquement aucune chance de trouver une place d'apprentissage pour acquérir un vrai métier. Et à seize ans, la grande majorité d'entre eux connaissent déjà la face cachée du monde du travail, celle des trente-six métiers qu'ont connus leurs parents, et qui va de la situation de manoeuvre, à celle d'intérimaire en passant par des emplois saisonniers, voire clandestins.

En y regardant de plus près, on constate que ce sont à chaque fois les plus faiblement instruits, les moins rémunérés, les non-qualifiés qui

se trouvent le plus durement et le plus longtemps frappés par la crise de l'emploi. Pour beaucoup d'entre eux, cette situation aboutit à la dépendance, à la non-participation et à l'inutilité.

Si l'on ne parle guère du chômage des jeunes en Suisse, il est cependant admis que ce sont ceux qui ont fréquenté les degrés les plus inférieurs de la scolarisation qui sont les plus touchés par le non-emploi. Dans leur rang se retrouvent en premier ces jeunes dont les parents avaient déjà connu, en leur temps, l'échec scolaire. Pour eux, plus question de choisir une profession, ou de s'orienter vers un métier qui tient à coeur. Pas question non plus de suivre et encore moins de réussir un apprentissage. Il ne leur reste bien souvent que la formation «sur le tas» et nombreux sont ceux qui l'interrompent car trop seuls ou trop souvent humiliés face aux autres. En 1984, un sondage réalisé par le Mouvement suisse A.T.D. Quart Monde sur 71 jeunes d'un quartier défavorisé révélait que seuls 17 % d'entre eux avaient pu finir un apprentissage; 10 % avaient fait un pré-apprentissage alors que la moitié avaient quitté l'école sans aucune formation et se trouvaient sans travail; 23 % avaient entrepris une formation spécialisée subventionnée par l'Assurance invalidité.

BÂTIR DES PROJETS D'ACCÈS AU SAVOIR

Malgré les conditions matérielles souvent difficiles et les insécurités de toutes sortes, malgré le mépris et les incompréhensions, l'histoire d'échec non seulement de leur famille mais également de leur milieu, les jeunes et les enfants des couches les plus défavorisées de nos sociétés aspirent au plus profond d'eux-mêmes à apprendre pour pouvoir être un jour comme les autres. S'ils réussissent si peu, c'est qu'un tel apprentissage remet profondément en question tout un équilibre, aussi précaire soit-il. Il faut faire fi de l'adage du milieu qui sait, par expérience, qu'il est préférable, pour de multiples raisons, de limiter les relations avec le monde extérieur au strict minimum. Il faut revoir ses habitudes, son mode de vie, se lancer dans l'inconnu, dans un environnement pour lequel on se sent tellement mal préparé et qui, de plus, est souvent si peu enclin à nous accueillir.

Chez les adultes, tout comme chez les jeunes, ce goût d'apprendre est très fortement lié à un projet d'avenir. C'est l'espérance d'un métier, la possibilité de fonder une famille, la joie d'élever ses propres enfants qui donnent la force et le courage d'entreprendre une formation. Ce projet, ils ne pourront le réaliser que s'ils rencontrent, sur leur route, des personnes et des formateurs convaincus de leurs possibilités, capables et désireux d'établir avec eux un dialogue de confiance, et décidés à s'engager, par un partage du savoir dans lequel chacun est à la fois enseignant et enseigné, dans la lutte contre la misère. Le soutien de tout le milieu est ici primordial. Pour réussir, les démarches individuelles doivent pouvoir être portées par d'autres et devenir significatives pour tout un quartier,

toute une cité. Elles doivent avoir un effet d'entraînement, capable de rompre l'inertie ambiante pour devenir porteur d'une espérance nouvelle. Un partenariat s'avère indispensable. Il doit pouvoir mettre en relation ceux-là même qui entreprennent une démarche de formation, les formateurs et d'une manière plus générale une société soucieuse d'en rendre la réalisation possible, et les familles, les amis, les voisins, en bref tout un milieu, capable d'en porter les effets et d'en tirer les fruits.

Toutes les actions de partage du savoir que le Mouvement ATD Quart Monde a été amené à mettre sur pied tendent à s'inscrire dans cette dimension. Elles constituent les éléments de base des efforts pour la reconnaissance. Partant de l'expérience des plus pauvres, elles cherchent à être porteuses de leurs espoirs. Elles oeuvrent pour une culture renouvelée des Droits de l'homme, de la solidarité, de la participation.

Ainsi, le «savoir dans la rue», dont un des éléments essentiels est le livre à partir duquel s'organisent des activités d'expression et de partage du savoir, redonne aux enfants l'envie d'apprendre. En les mettant en contact, sans les dépayser, avec les richesses culturelles d'une société, et en leur montrant qu'ils peuvent y accéder, il est un signe que quelque chose est possible dans la mesure où des personnes motivées et désireuses de supprimer la misère s'engagent à leurs côtés. Tout en rappelant l'existence d'enfants privés de l'accès aux structures du savoir, il redonne confiance en ses propres capacités et concrétise l'espoir, pour tout un milieu, que le changement est possible et que l'ignorance est loin d'être une fatalité. La priorité aux plus démunis oblige à les découvrir, à les inviter, à leur consacrer du temps. C'est autour d'eux que s'organisent les actions de savoir dans la rue. Prolongeant les bibliothèques de rue et les pivots culturels, le Mouvement Tabori, issu du Mouvement international ATD Quart Monde, rassemble dans l'amitié les enfants de tous milieux qui ne veulent plus la misère. À partir des plus exclus, il permet la création de liens de solidarités.

Les «Universités Quart Monde», véritables moments de rencontre et de formation, permettent le rassemblement de tous autour des plus défavorisés. Tout en acquérant les moyens de mieux maîtriser leur idées et celles des autres, les participants apprennent à se découvrir, à s'écouter et à mieux comprendre la misère d'ici et d'ailleurs. En même temps que se partagent les efforts quotidiens, l'histoire d'un peuple s'écrit : celle de ceux qui sont restés en marge du développement, en dehors du bien-être helvétique. Lieux d'identité, de fierté, elles redonnent force pour mieux affronter les difficultés ou concrétiser ses aspirations, pour mieux faire entendre la voix des plus pauvres. Cet apprentissage à la prise de parole et à la représentativité prend racine dans les quartiers et les cités où se préparent les Universités Quart Monde. Il se prolonge dans les manifestations publiques qu'organise régulièrement le Mouvement national et international

ATD Quart Monde. Il se concrétise dans la délégation, qu'elle soit sur le plan local, régional ou fédéral, voire même au niveau des instances internationales.

En Suisse, les enfants, tout comme les jeunes, ont leur place dans les Universités Quart Monde. Les maisons des métiers, les Clubs du savoir et de la solidarité, le Mouvement Alternative 114 étendent toutes ces dimensions au niveau de la jeunesse pour qui l'emploi, la formation professionnelle sont des préoccupations vitales.

DES RESSOURCES ET DES MOYENS POUR PROMOUVOIR L'ACCÈS À L'ÉCRITURE ET LA LECTURE OU L'HISTOIRE DU PROJET-PILOTE DE BÂLE

Pour illustrer ces propos et montrer en quoi et pourquoi toutes ces facettes s'imbriquent les unes dans les autres, voici une brève présentation d'un projet à Bale.

Suite à une demande des responsables des différentes cités d'urgence de la ville, le mouvement A.T.D. Quart Monde envisage en 1970 d'y implanter une équipe de volontaires-permanents. Après un premier temps de détection pour découvrir la situation des familles subissant les conditions de pauvreté les plus difficiles, deux endroits sont choisis: les immeubles sociaux de Kleinhüningen et la cité d'urgence de la Rosenau.

L'équipe commence par s'y rendre chaque après-midi après l'école avec une corbeille pleine de livres pour y faire une bibliothèque de rue. Elle est spécialement attentive à ceux qui n'osent pas s'approcher. Elle montre très concrètement que chaque enfant est attendu et invente à plusieurs reprises des moyens pour permettre leur participation. Certains refusent de s'y joindre: «*Non, ce n'est pas pour moi, de toutes façons je ne sais rien!*» D'autres, âgés de 8-9 ans savent à peine écrire leur nom. Pourtant toute une soif d'apprendre se découvre progressivement. Des enfants de 10, 14 ans pressentent déjà les difficultés qu'ils rencontreront plus tard. «*C'est bien que tu apportes des livres. Si on sait lire et écrire, on pourra mieux trouver du travail quand on sera grand.*»

Malgré tous les moments difficiles, l'équipe gagne petit à petit la confiance, non seulement des enfants mais également des familles. Leur respect pour le milieu et les parents, considérés comme les premiers éducateurs, suscite tout un élan d'espoir. Les familles se sentant soutenues dans leurs efforts pour offrir un avenir meilleur à leurs enfants, deviennent de plus en plus partie prenante du projet.

La même année, les parents de la Rosenau prennent eux-mêmes l'initiative d'adresser avec l'équipe des volontaires-permanents une let-

tre aux autorités compétentes demandant l'obtention d'un local afin que les enfants puissent continuer les activités pendant l'hiver. L'initiative est soutenue et les autorités de la ville mettent un logement d'une pièce et demi à la disposition de l'équipe. Le pivot culturel «Art et poésie» est né. La plus grande partie de l'ameublement est fournie par les habitants de la cité et les enfants choisissent eux-mêmes. Lors d'une exposition de livres pour la jeunesse, les premiers livres de la bibliothèque.

Les enfants s'enseignent des choses mutuellement. Ils découvrent les livres et la joie d'apprendre, reprennent confiance dans leurs facultés, osent de plus en plus se confronter à des choses inconnues. Leur participation se fait plus active. Ils deviennent même créateurs tout en ayant des égards pour ceux qui sont les moins reconnus, qui ont le plus de difficultés à se défendre. La peur d'échouer diminue. Les plus grands se soucient des plus petits.

De tout ceci, les parents s'en rendent compte. «*J'ai dit à ma voisine*», raconte un jour une jeune mère, «*qu'elle devait envoyer régulièrement sa petite au pivot. C'est à cause de cela que la mienne se débrouille maintenant si bien au jardin d'enfants.*»

Lors d'une session d'évaluation des différents projets pilotes menés ici et là par le Mouvement international ATD Quart Monde, l'équipe suisse reprend conscience de l'importance d'expliquer plus clairement aux habitants des cités les objectifs du pivot et des bibliothèques de rue. Plusieurs moyens sont alors mis en oeuvre pour donner aux familles l'occasion de redéfinir elles-mêmes les enjeux et d'en chercher les étapes. Une exposition sur les activités du pivot est organisée. Des albums, des affiches, un journal mural et des comptes-rendus, que les volontaires-permanents viennent lire au domicile même des enfants, permettent à chacun de mieux comprendre l'action, les succès et les espérances qu'elle suscite. Les discussions qui s'ensuivent donnent à chacun l'occasion de dire son avis et de participer à cet engagement commun.

Canal du savoir, le pivot apparaît de plus en plus complémentaire à l'école. Chaque enfant peut y participer volontairement, sans aucune pression pour fournir des résultats. Il n'est pas pour autant une animation superficielle. Forgé par les peines, les joies, les espérances des familles les plus pauvres du quartier, il entend permettre à tous les enfants, y compris les plus démunis, d'apprendre en faisant valoir la vie de sa famille et de son milieu, la force et le respect qu'ils provoquent.

Chaque moment passé autour des livres ressemble à une trêve, à un temps de paix si nécessaire à l'enfant. En écoutant une histoire, en s'émerveillant devant des images, les enfants peuvent dépasser leurs soucis quotidiens. C'est que le livre est en soi un instrument de liberté. Il con-

vie à la découverte du monde et des autres. Il conduit à la poésie, au théâtre, à la création artistique...

Les outils, quant à eux, amènent au savoir-faire. Par l'apprentissage de leur nom, de leur utilité, des gestes qu'ils demandent, ils offrent aux enfants la maîtrise de la matière et la possibilité de la transformer.

Aujourd'hui, l'ordinateur a également sa place dans le pivot. Avec l'informatique, s'amorce, en effet, une ère nouvelle dans notre société et personne ne peut échapper à ce nouveau moyen de communication. Là aussi, en égalité avec les autres, les plus pauvres doivent pouvoir acquérir ce savoir, en maîtriser le langage et la logique. Cette demande a été entendue et comprise par un large public grâce, en particulier, à la Radio Suisse romande qui, dans le cadre de sa campagne de Noël de 1984, a donné la parole au Mouvement dans une série d'émissions intitulées: *Des ordinateurs pour le Quart Monde*.

S'il donne envie de faire des exercices de calcul ou de répéter sa grammaire, l'ordinateur doit aussi permettre la création. Les enfants sont enthousiastes quand ils peuvent écrire leurs poèmes ou leurs textes. L'impression d'un dessin parfaitement propre après plusieurs hésitations et de multiples corrections et ratures est déjà une vraie récompense.

Tous ces moyens ne doivent cependant pas faire perdre de vue les objectifs premiers de ce formidable partage du savoir: permettre l'acquisition de la lecture et de l'écriture et faire exister, dans la société, la soif d'apprendre des plus pauvres et leur volonté de participer. C'est ce qu'avait compris un journaliste de la *Basler Zeitung* qui avait écrit, après une visite au pivot: «Ces enfants dont on n'attend souvent pas grand chose ont su nous faire partager leurs sentiments, leurs pensées, leur curiosité du monde...»

Tout ce qui se fait, se découvre et s'exprime dans le quartier de la Rosenau par l'action avec les enfants et les jeunes, trouve écho chez les parents et les autres adultes de la cité. Eux aussi finissent par se réunir au pivot pour y amener leurs questions, rappeler des bouts de vie. En se retrouvant, les parents s'encouragent à s'exprimer. Ils découvrent peu à peu qu'ils savent des choses, qu'ils ont quelque chose à dire et que cela compte. Des faits précis les conduisent également au rassemblement: l'expulsion d'une famille qu'il s'agit à tout prix d'empêcher, l'aménagement d'une place de jeux qu'il faut créer pour les enfants. Dans ce dernier cas, les parents ont décidé ensemble, d'adresser une proposition écrite à la voirie, leur demandant de bâtir ce lieu avec eux. Ainsi, pendant plusieurs samedis, des employés de la ville sont venus travailler avec les familles.

En 1982, lors de la fête de Noël réunissant, chaque année au Centre national du Mouvement ATD Quart Monde, les familles du Quart Monde

et leurs amis, les adultes de Bâle ont présenté, à partir de leur vécu et des difficultés quotidiennes, un jeu scénique où elles disaient combien l'homme a besoin de rencontrer les autres, de donner, d'aimer et d'être aimé pour vivre.

«Pourquoi, dans notre quartier, autant d'enfants fréquentent-ils l'école spéciale?», demande un jour une mère. Cette question provoque aussitôt l'envie de faire une conquête sur la situation scolaire des enfants des quartiers Rosenau - Neudorfstrasse. Les résultats, calculés avec les jeunes et les adultes de la cité, révèlent que 29 % des gosses sont en classe de développement alors que le taux est de 6 % sur l'ensemble de la ville. 55 % des enfants et 86 % des jeunes suivent ou n'ont fréquenté que l'école primaire. Sur l'ensemble de l'agglomération bâloise, le pourcentage est de 19 %.

Ce sondage donne l'occasion aux volontaires-permanents du secteur de prendre contact avec 50 enseignants en leur proposant une interview sur la base d'un questionnaire. Ces relations donnent lieu, quelques mois plus tard, à la création d'un groupe de réflexion sur l'école et la formation professionnelle à partir de la vie, de l'expérience et de la pensée des plus pauvres.

Les familles prennent de plus en plus conscience que partout des hommes, des femmes, des jeunes et des enfants luttent quotidiennement pour la survie de leur famille, pour le respect et la dignité, pour leur avenir et celui de leur descendance.

Déjà dès la fin des années 70, des délégués du quartier avaient commencé à participer à l'Université Quart Monde réunissant au Centre national de rencontre et de formation de l'antenne suisse du Mouvement ATD Quart Monde, des familles de tout le pays. Dans un compte rendu, il est écrit, à propos d'une femme de la cité: «Pour la première fois, Madame s'est préparée à parler. Elle m'a demandé de venir m'asseoir à côté d'elle parce qu'elle ne sait pas lire. Je lui rappelle à voix basse ce qu'on avait écrit ensemble et elle l'exprime devant tous les autres. Cette femme révèle alors publiquement ce qu'elle avait confié, il y a déjà plusieurs mois à un membre de l'équipe, à savoir son profond désir et sa volonté d'apprendre à lire et à écrire, afin de pouvoir mettre noir sur blanc tout ce qu'elle-même et sa famille ont vécu, afin de pouvoir s'ouvrir au monde par la lecture.

Cette prise de parole redonne confiance à d'autres qui osent peu à peu dire leurs difficultés au niveau de la lecture et de l'écriture. Et c'est ainsi qu'ont commencé à Bâle et dans d'autres villes les soirées «lire et écrire» regroupant des jeunes et des adultes de différentes cités d'urgence et quartiers où habitent des familles défavorisées. Sur la base de l'expé-

rience de chacun, une dynamique d'apprentissage de la lecture et de l'écriture s'est créée.

L'apprentissage, ainsi que l'accès au métier et à la formation professionnelle, deviennent des préoccupations de plus en plus partagées. En mai 1985, un rassemblement international a réuni mille jeunes délégués du Quart Monde venus des cinq continents devant le Bureau international du travail à Genève. Les jeunes de Bâle, et avec eux la délégation suisse, ont exprimé, à travers le poème ci-dessous, leur aspiration d'être utiles aux autres, de ne pas dépendre de l'assistance et de se former à un métier :

«Toi le poète apprends-moi tes mots
je voudrais tant dire.
Toi l'ouvrier montre-moi tes gestes
je voudrais aussi construire.
Toi le musicien donne-moi tes accords
j'ai tant de choses à chanter.
Toi le savant ouvre-moi tes livres
j'ai tant de choses à t'apprendre.
Toi le peintre prête-moi tes couleurs
j'ai le monde à embellir.

Suite à cet événement, une délégation de jeunes du Quart Monde est reçue à Berne, en juin de la même année, par la Direction de l'Office fédéral de l'industrie, des arts, des métiers et du travail (OFIAMT). S'appuyant sur le contenu de l'album qu'ils ont créé pour la rencontre de Genève, ils expriment leur résistance à l'inutilité et à l'exclusion. Dans leurs propositions, ils mettent l'accent sur la nécessité, pour toutes familles, d'avoir une sécurité économique et sociale donnant à chacun la possibilité de gagner sa vie par son travail. Ils demandent de pouvoir acquérir les moyens de réussir à l'école, ce qui suppose l'accès aux nouvelles technologies, afin d'avoir réellement la possibilité d'entreprendre une vraie formation professionnelle pour demain. Ils sollicitent enfin le droit, pour les plus défavorisés, de prendre la parole pour défendre leurs intérêts et d'être représentés là où les décisions sont prises.

Dans sa réponse écrite, le directeur de l'OFIAMT, tout en exprimant le voeu d'une collaboration plus étroite avec le Mouvement ATD Quart Monde, exprime son souci que les propositions concrètes du Mouvement soient étudiées en lien avec les cantons.

Sollicitée par les autorités de la ville dans le cadre d'une cité bien précise, l'action de Bâle a été amenée à éclater pour que l'espérance des enfants devienne réellement promotionnelle. Tout d'abord les parents ont été mis dans le coup, et par eux, la cité toute entière a été partie prenante de quelque chose dont personne n'imaginait l'issue.

Par deux fois, le pivot culturel a provisoirement fermé ses portes. Les objectifs poursuivis ensemble étaient devenus confus et l'évaluation permanente de l'action a imposé ce choix. En qualité de projet-pilote, et de par sa spécificité, cette implantation a non seulement fait avancer le Mouvement. Partie prenante d'un ensemble, cette action a aussi profité de l'expérience acquise dans d'autres pays. Ce peuple, décidé à relever la tête et à combattre la misère s'est donné un nom : *Quart Monde*, en hommage au « Quart-État » dont Monsieur Dufourny de Villiers, en 1789, s'était fait le défenseur. Portée et porteuse de tout un projet, cette action aurait cependant été nulle sans l'écho d'hommes, de femmes, d'enfants de tous milieux. En faisant « alliance », par le Mouvement, avec toutes les familles exclues, rejetées et abandonnées, toutes ces personnes ont contribué et contribuent encore à la transformation des mentalités, au changement des institutions et des lois, à l'avènement des Droits de l'homme pour tous.

CONCLUSION

Trente ans de présence et d'action aux côtés des populations les plus pauvres d'Europe et d'ailleurs ont permis au Mouvement international ATD Quart Monde non seulement d'être parmi les premiers à avoir révélé l'existence d'hommes, de femmes, de jeunes et d'enfants illettrés, mais aussi à mettre en évidence les liens entre pauvreté et nonaccès au savoir et à la culture.

Aujourd'hui tout le monde le reconnaît : l'illettrisme n'est pas seulement un problème d'ordre technique. Il est aussi intimement lié à la place des hommes dans une société donnée, intimement lié à leur situation de pauvreté et de précarité à tous les niveaux. La promotion de la lecture et de l'écriture n'est donc qu'un élément dans une stratégie cohérente et globale de mise en oeuvre des Droits de l'homme. Tel que le préconise le rapport *Wresinski (Grande pauvreté et précarité économique et sociale)* approuvé par le Conseil économique et social français en février 1987, cette promotion doit faire partie d'un ensemble de politiques cherchant à assurer une sécurité financière minimale, offrant des chances d'avenir et promouvant la participation de tous les citoyens. Il ne s'agit pas de diminuer l'illettrisme mais de le supprimer, tout comme il s'agit, par un engagement de chacun, de jeter les fondements d'une lutte permanente contre toute persistance ou résurgence de la grande pauvreté.

Expérience à l'appui, il s'avère quasiment impossible d'atteindre durablement les enfants et les jeunes les plus pauvres, de les motiver, de les entraîner, de les comprendre et donc d'apprendre d'eux, sans connaître leur milieu, leur histoire, leurs conditions de vie, leurs efforts et surtout leurs attentes et leurs aspirations. Sans cette connaissance solidement ancrée, la formation dispensée risque de se trouver sur du sable mouvant. Seule une évaluation sérieuse peut indiquer les voies d'apprentissage promet-

teuses pour les enfants et les étudiants les plus défavorisés. Elle pourra fournir des éléments pour développer des pédagogies et des méthodologies à l'intention des élèves ayant le plus de mal à apprendre, et par conséquence, au bénéfice de tous les élèves. Dans ce contexte, l'échange entre promoteurs, moniteurs et participants peut grandement faciliter et favoriser des approches innovatrices.

L'apprentissage d'un vrai métier correspond profondément aux aspirations des jeunes. Les projets-pilotes d'«ateliers professionnels» développés par le Mouvement ATD Quart Monde le démontrent largement. Dans le cadre d'une telle approche, l'apprentissage se fait presque naturellement : le jeune n'a pas à priori envie de suivre des cours, mais, pour son travail, il en découvre peu à peu tout l'intérêt. Il expérimente la nécessité de la précision, du calcul. Il apprend les impératifs exigés de tout travailleur. La familiarisation aux nouvelles technologies qui s'inscrivent de plus en plus dans la réalité du monde du travail d'aujourd'hui est du même ordre. Il s'agit de faire en sorte que les enfants et jeunes les plus pauvres, qui sont aussi les plus vulnérables aux conséquences des changements, ne manquent pas, comme leurs parents autrefois, le virage de l'évolution technique et industrielle.

Un élément central du problème de l'illettrisme, comme celui de la pauvreté, est le manque de communication et de possibilités d'expression des illettrés pauvres. Une approche efficace ne peut se contenter de les prendre comme objets. Ils sont des acteurs potentiels, que les autres acteurs dans la société doivent reconnaître comme tels.

Atteindre les plus pauvres, enfin, demande une volonté et une formation solides, allant bien au-delà des seuls acquis dispensés dans les écoles professionnelles. La présence et un partage de vie, au-delà de l'engagement professionnel, sont non seulement nécessaires mais indispensables. Partout dans le monde les familles et les populations les plus abandonnées montrent qu'elles ont avant tout besoin d'être rejointes par des hommes et des femmes qui s'engagent à donner le meilleur d'eux-mêmes à ceux qui ont par trop été méprisés. En effet, les meilleurs programmes et investissements financiers et technologiques perdent leur efficacité là où un trop long abandon dans le dénuement total a cassé la confiance des hommes en leurs propres capacités et dans la solidarité humaine. Sans ce souci, périodiquement réévalué, nos différentes campagnes d'alphabétisation, tout en restant prometteuses car permettant à des hommes, des femmes et des jeunes de se réintroduire dans le monde du travail et des travailleurs, ne sauraient atteindre ceux qui en ont le plus besoin. Ayant cru alors, en toute bonne foi, nous mettre réellement à leur service, nous risquerions de les pénaliser encore davantage.

Bibliographie de documents écrits par le Mouvement ATD Quart Monde

- Alphabétisation en Europe, une Communauté avant la lettre* — Office des Publications officielles de la CEE — Luxembourg — 1984
- Analphabétisme et pauvreté dans les pays industrialisés* — UNESCO — Paris — 1983
- Des Suisses sans Nom* — Hélène BEYELER — VON-BURG — Éditions Science et Service — 1984
- Famille, terre et liberté* — Francine DE LA GORCE — Éditions Science et Service — 1986
- Formation préprofessionnelle d'adultes de milieux très défavorisés à Liège* — ATD Quart Monde — Bruxelles — 1985
- Jamais plus d'enfants placés à cause de la misère* — Par les jeunes du Quart Monde — Éditions Science et Service — 1983
- Grande pauvreté et précarité économique et sociale* — Joseph WRESINSKI — Rapport présenté au nom du Conseil économique et social — Direction des journaux officiels — Paris — 1987
- Il fera beau le jour où le sous-prolétariat sera entendu* — Alwine de VOS VAN STEENWIJK — Éditions Science et Service — 1977
- Illettrisme et Illettrés* — IRFRH — Pierrelaye — 1981
- Kolette* — Kolette TURCOT et Lucien DUQUESNE — Éditions Science et Service — 1987
- La boîte à musique* — Jean-Michel DEFROMONT — Éditions Science et Service — 1980
- Le savoir dans la rue* — Annick LERAY — Éditions Science et Service — 1982
- Les clubs du savoir et de la solidarité du Mouvement jeunesse Quart Monde* — IRFRH — Pierrelaye — 1987
- Les droits de l'homme à l'épreuve de la grande pauvreté* — Jean-Maire ANGLADE — Éditions Science et Service — 1987
- Maintenant lire n'est plus un problème pour moi* — Bruno COUDER et Jean LECUIT — Éditions Science et Service — 1984
- Passeport pour l'informatique* — Vincent FANELLI et Bruno TARDIEU — Éditions Science et Service — 1986
- Passeport pour une société démocratique fondée sur les droits de l'homme* — Daniel FAYARD — Éditions Science et Service — 1987
- Que l'injustice s'arrête* — Lucien DUQUESNE — Éditions Science et Service — 1982
- T'es jeune ou quoi* — Françoise FERRAND — Éditions Science et Service — 1986
- Une Europe de l'égalité des chances pour entrer dans l'ère électronique* — Conclusions du Séminaire «Initiatives communautaires de lutte contre la pauvreté» — Pierrelaye — 1983